

## SÉCURITÉ ROUTIÈRE

# Ces professionnels en première ligne

Sapeurs-pompiers, médecins, gendarmes, ils interviennent au quotidien sur les accidents de la route, parfois tragiques. Mais pour aider les victimes autant que pour se protéger eux-mêmes de l'horreur qu'ils affrontent, ils doivent faire passer la technique et les procédures avant les émotions. Des émotions qu'il leur faudra gérer plus tard, chacun à sa manière.

### Un dossier d'Olivier Brégaard

« Vingt ou vingt-cinq ans après, des images me reviennent encore en tête... » En plus de trois décennies de service, Didier Deloffre a vu trop d'accidents. Aujourd'hui commandant de l'Escadron départemental de sécurité routière de la gendarmerie nationale du Haut-Rhin, il raconte la mécanique des interventions sur le terrain, dans l'urgence. « Il arrive que nous soyons les premiers sur les lieux. Ce n'est pas ce

qu'on préfère. Parfois, on sait ce qui nous attend, on s'est préparé au pire, on s'est briefé sur le trajet. D'autres fois, c'est la surprise à l'arrivée, lorsqu'on se met à inspecter la scène de l'accident. Des personnes ont pu être éjectées des véhicules, écrasées dessous. Ce n'est pas évident de tomber sur un cadavre, dans la nuit... »

### « Faire abstraction de ce qu'on voit »

Le rôle des gendarmes est avant tout de sécuriser les lieux pour éviter un « suraccident », et de reconstituer rapidement l'événement, afin de déterminer les responsabilités, pour les questions d'assurance et les éventuels procès à suivre. « Mais quand on arrive pour un carambolage sur l'auto-route, qui implique une vingtaine de victimes, on met de côté l'enquête pour porter secours, évidemment ! Il faut parfois gérer des scènes pas agréables à voir, combiner notre travail et le côté psychologique. Nous ne sommes pas spécialement formés pour ça. Avec l'expérience, on acquiert certaines techniques pour faire abstraction de ce qu'on voit. » Les sapeurs-pompiers, eux aussi, s'entraînent à « techniquer », en préparation des

interventions, « pour éviter d'aggraver les situations, pour voir le plus vite possible ce qu'il faut faire », explique Séverine Rudler, caporal à la compagnie des sapeurs-pompiers de Mulhouse.

« On fonctionne avec des schémas bien définis, pour organiser la prise en charge. Durant l'intervention, le temps n'est plus le même, il se dilate. »

Mais l'écran de protection créé par les routines et la concentration risque de se déchirer à tout moment. « Quand on cherche les identités des victimes et qu'on tombe sur des photos d'enfants, c'est difficile. Entendre le cri d'une mère qui vient de comprendre qu'elle a perdu son enfant, ça peut nous faire perdre le contrôle. »

Si le travail en équipe permet généralement de contenir les émotions, elles refont surface dès le calme revenu, dans l'ambulance, de retour à la caserne. « Certains font mine de rien, d'autres s'identifient aux victimes, à leurs proches. » Depuis quelques années, les sapeurs-pompiers peuvent se tourner vers un psychologue, mais ils y recourent encore rarement. « Ça ne colle pas aux représentations que l'on se



Mulhouse, le 3 août 2005.

Photo L'Alsace/Darek Szuster

fait de la profession, regrette Séverine Rudler. Moi, je vide mon sac dès que possible. »

Puis la vie reprend son cours, le quotidien reprend le dessus. « Mais je ne pense pas qu'on de-

viennne insensible avec le temps, au contraire. Et pour les collègues qui ont perdu des parents ou des enfants dans des accidents, c'est difficile d'y retourner. »

### Monsieur ou Madame Tout Le Monde

Être confronté régulièrement aux drames de la route ne conduit pas à voir celle-ci en noir et blanc, loin s'en faut. Didier Deloffre admet ainsi qu'auditionner les auteurs des accidents n'est pas chose facile : « Ce n'est pas comme d'interroger des droits communs. Là, c'est Monsieur ou Madame Tout Le Monde, sous le choc. Sur la route, nous sommes tous des meurtriers en puissance... »

De service ce soir d'août 2012 où Emma Baur et Noémie Schlienger ont été tuées par un automobiliste en état d'ivresse, à Steinbrunn-le-Haut, Séverine Rudler se garde bien de juger. Elle confie à quel point elle « gamberge », lorsqu'elle conduit son camion en urgence, sirène hurlante. « Que celui qui n'a jamais un peu trop bu, jamais pris son téléphone au volant, jamais changé un CD en conduisant, jette la première pierre... »

### Travail en cours

Barbara Schall, Séverine Rudler et Didier Deloffre sont intervenus ces dernières semaines devant les étudiants de la filière « métiers du multimédia et de l'internet » de l'IUT de Mulhouse, dans le cadre du projet de campagne de sécurité routière portant le nom des deux adolescentes tuées à Steinbrunn-le-Haut en août 2012 : Emma et Noémie. Ils ont jusqu'à la fin de l'année pour concevoir et réaliser des supports pour différents types de média (L'Alsace du 11 février dernier).



Lapoutroie, le 15 octobre 2014.

Photo L'Alsace/Vincent Voegtlin



Soultz, le 28 juillet 2014.

Photo L'Alsace/Thierry Gachon



Wittelsheim, le 13 octobre 2014.

Photo L'Alsace/Arnaud Viry

## « Un événement qui vous confronte à la mort a toujours un impact »

Créées à la suite de l'attentat perpétré dans le RER parisien en 1995, les Cellules d'urgence médico-psychologique (Cump) se déclinent dans chaque département et étendent leur prise en charge à toutes les formes de catastrophes, impliquant un grand nombre de victimes ou ayant un impact social d'ampleur.

En dehors des événements sur lesquels ils interviennent immédiatement, les professionnels qui la composent proposent d'aider, dans la durée, les victimes, leurs proches, ainsi que les témoins, d'actes traumatisants – agression sexuelle, maltraitance, braquage, incendie... et accidents de la route.

Rattachée au centre hospitalier de Rouffach, la Cump du Haut-Rhin compte deux psychologues – Barbara Schall et le coordonnateur Philippe Huon – et une psychiatre – le docteur Sophie Kuegler. La cellule est d'astreinte sept jours sur sept, 24 heures sur 24. Pour les accidents de la route, c'est principalement le régulateur du Samu qui la sollicite. « Si nous nous rendons sur place, il faut d'abord mettre de l'ordre dans le chaos, faire un tri entre ceux qui ont vu, pas vu... », explique Barbara Schall.

S'ils ne sont pas pris en charge immédiate-

ment, les accidentés et leurs proches se voient remettre par les urgentistes les coordonnées du Centre thérapeutique de jour de Pfattatt, où est proposée une consultation du psychotraumatisme. « Un événement qui vous confronte à la mort a toujours un impact », souligne Barbara Schall. Chez certains, les manifestations – stress aigu, irritabilité, difficultés à trouver le sommeil... – s'atténuent après quatre à six semaines, avant de disparaître. Au-delà, on parle d'état de stress post-traumatique (ESPT).

### « Des réactions normales à une situation qui ne l'est pas »

« Il est important de rassurer les gens, de leur dire que ces perturbations sont des réactions normales à une situation qui ne l'est pas. Il faut leur offrir un espace de parole, où ils se sentent libres de tout dire, sans être jugés. Car on ne peut pas tout dire à ses proches. Il faut accueillir la souffrance aussi longtemps que nécessaire, un temps qui n'est pas forcément le même que le temps "social", de ceux qui n'ont pas vécu l'accident. »

En cas de deuil d'un proche, il faudra apprendre à vivre avec le vide, le manque, ne pas se refermer sur soi-même pour trouver, progressive-

ment, des choses auxquelles se raccrocher. Les survivants se demandent s'ils ont le droit de vivre, de rire... Ceux qui restent handicapés doivent accepter la perte d'autonomie. Les auteurs d'accident sont également victimes. « Ils se repassent l'événement dans leur tête, en se disant « si je n'avais pas pris la voiture ce matin-là », « si j'étais parti cinq minutes plus tôt »... » Tous les acteurs revivent la scène traumatisante, dans des flashbacks, des cauchemars.

L'aide n'est pas toujours possible. « Certaines personnes ne sont pas prêtes à venir nous voir, elles trouvent parfois un soutien dans leur environnement familial ou professionnel, puisent dans leurs ressources personnelles. Chaque cas est différent », poursuit Barbara Schall.

Et qui prend en charge les psychologues ? À la Cump depuis septembre 2012, la jeune femme évoque « un travail éprouvant », des histoires qui sont difficiles à entendre, touchent profondément. « Il est important d'échanger avec les collègues, de travailler en réseau avec les professionnels qui interviennent également sur ces questions – au commissariat, dans les associations d'aides aux victimes – et d'entendre qu'ils éprouvent les mêmes difficultés. »

### « J'arrive sur place et tout de suite, je reconnais la voiture de mon frère... »

Depuis près de treize ans, la comédienne mulhousienne Barbara Abel présente des « spectacles » de sensibilisation aux dangers de la route, principalement dans les établissements scolaires (L'Alsace du 11 février dernier). C'est dans ce cadre qu'elle a recueilli ce témoignage exceptionnel d'un sapeur-pompier volontaire du Sundgau, qu'elle nous a autorisé à reproduire :

« Je suis pompier depuis l'âge de 16 ans et pour faire face à la mort et à l'horreur, il n'y a pas d'école. Il n'y a que l'école de la vie. On a une formation, mais il n'y a rien qui peut préparer à ça... Mon premier mois de service : trois morts. Avec le temps, on apprend. On apprend à prendre de la distance, à ne pas s'apitoyer sur soi-même, pour pouvoir être efficace, rester professionnel, pour aider les victimes. Il ne faut pas se laisser dominer par ses sentiments. Ne pas se laisser entraîner par le désespoir des familles. Alors, avec le temps, on devient insensible. Et pourtant des scènes, des images terribles qui restent, il y en a. [...] Quand on va sur le lieu de l'accident, ça peut être n'importe qui... C'était un vendredi matin, vers 7 heures. On m'appelle. À la sortie d'Altkirch, il y avait eu un accident. Une voiture avait dépassé un camion dans un virage en en percutant une autre de plein fouet. J'arrive donc sur place avec mes collègues pompiers et tout de suite, je reconnais la voiture de mon frère. Lui aussi était pompier. Tous ceux qui étaient dans la voiture étaient des collègues. Là, les images défilent au ralenti. La première chose à laquelle j'ai pensé, c'était : « Il faut que je le dise à ma mère... » Dans la voiture d'en face, celle qui les avait percutés, le chauffard était mort. Mon frère conduisait. Lui et le passager avant étaient morts. On l'a vu tout de suite. Mais à l'arrière, il y avait encore de la vie. Alors on a découpé la voiture et on a sauvé les vivants. Il fallait se ressaisir. Pour mon frère, je ne pouvais plus rien faire. Mais le choc, je l'ai eu quand la pression est retombée. Là, venait le plus dur ! À 7 h, lorsque ma mère a entendu la sirène se déclencher, elle a regardé sa montre et elle s'est dit que ce ne pouvait pas être lui, qu'il était sûrement déjà parti, mais quand elle m'a vu arriver en pompier, traverser le couloir et venir jusqu'à elle, elle a tout compris... »